Extrait distribué par Editions Gallimard

Philippe

Labro

7500 signes

chroniques

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UN AMÉRICAIN PEU TRANQUILLE (« Folio », *nº 4171*).
DES FEUX MAL ÉTEINTS (« Folio », *nº 1162*).
DES BATEAUX DANS LA NUIT (« Folio », *nº 1645*).
L'ÉTUDIANT ÉTRANGER (« Folio », *nº 1961*).
UN ÉTÉ DANS L'OUEST (« Folio », *nº 2169*).
LE PETIT GARÇON (« Folio », *nº 2389*).
QUINZE ANS (« Folio », *nº 2677*).
UN DÉBUT À PARIS (« Folio », *nº 2812*).
LA TRAVERSÉE (« Folio », *nº 3046*).
RENDEZ-VOUS AU COLORADO (« Folio », *nº 3344*).
MANUELLA (« Folio », *nº 3459*).
JE CONNAIS GENS DE TOUTES SORTES (« Folio », *nº 3854*).
LES GENS (« Folio », *nº 5092*).

Dans la collection « À voix haute »
MON AMÉRIQUE.

Aux Éditions Albin Michel

TOMBER SEPT FOIS, SE RELEVER HUIT, 2003 (« Folio », *nº 4264*).
FRANZ ET CLARA, 2006 (« Folio », *nº 4612*).

Aux Éditions Denoël

TOUS CÉLÈBRES.

Aux Éditions Jean-Claude Lattès

CE N'EST QU'UN DÉBUT (avec Michèle Manceaux).
DES CORNICHONS AU CHOCOLAT.

Aux Éditions Nil

LETTRES D'AMÉRIQUE (avec Olivier Barrot) (« Folio », *nº 3990*).

7 500 SIGNES

Extrait de la publication

PHILIPPE LABRO

7 500 SIGNES

chroniques

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 *à* 35.

© Éditions Gallimard, 2010.

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

À Tom Wolfe

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

Extrait distribué par Editions Gallimard

Avant-propos

C'est cela, le contrat : 7 500 signes, une fois par semaine. Heure limite : 17 heures, le vendredi. Parution, le lundi.

En journalisme, pour paraphraser Léonard de Vinci, « toute contrainte m'est grâce ». J'ai toujours aimé le carcan du journalisme : on vous donne un jour, une heure, un espace — à vous d'obéir et de faire entrer dans cette enveloppe votre « regard ». Car c'est cela, aussi, le contrat, passé en 2008, avec *Le Figaro* : « Ton regard, aussi bien celui du romancier que celui du journaliste, sur tout sujet qui t'intéresse. 7 500 signes. »

Alors, ça se passe comme ça : une bonne partie de la semaine, on prend des notes, on interroge, on fouille des archives, on consulte plusieurs ouvrages, on « e-maile » à des correspondants (amis et contacts aux États-Unis, en province, en Asie), on rencontre tel ou telle, on fait un saut à l'étranger, bref on picore, on engrange, on noircit « le moleskine », l'indispensable et irremplaçable carnet de notes. On renifle l'air du temps, ou bien on décide de ne pas du tout subir l'emprise de l'actualité et de choisir un thème différent, éloigné des « news » chaudes et

Extrait distribué par Editions Gallimard

immédiates. Ce faisant, on s'instruit, on s'enrichit, on réfléchit. En écoutant le fils d'un grand résistant, ou un ami intime de Camus, ou en correspondant avec Simon Leys, en recueillant les propos d'Edgar Morin, en relisant, parce qu'on cherche une citation, du La Fontaine ou du Balzac, en obtenant des infos inédites parvenues d'Iran, de Birmanie, de Washington, on se dit que ce métier demeure une providence, un bonheur : à tous les coups, on apprend. À tous les coups, on gagne.

On gagne en connaissance de l'époque, en réflexions sur le passé — le sien propre, ou celui du siècle dernier —, en projection sur le présent et l'avenir — le sien propre, ou celui du XXIe siècle —, en tentatives de réponse aux éternelles questions : de quoi donc sont faits les hommes et les femmes ? Ensuite, il est temps de classer, éliminer, « peigner », parce que, bien souvent, quarante pages de notes peuvent vous encombrer. Il a fallu beaucoup travailler. Maintenant, il est nécessaire de construire, afin d'obéir à la « contrainte » qui est une grâce : 7 500 signes.

Un « signe », c'est aussi bien une virgule, un blanc entre deux mots, qu'un guillemet ou un point d'exclamation et, naturellement, des lettres qui forment des mots, lesquels traduisent une pensée ou proposent une image. La plupart du temps, on dépasse le compte : 9 000, voire 10 000. Alors, il faut sarcler, faire la chasse aux adjectifs inutiles, aux effets répétitifs, à la tentation du mot d'auteur ou de la recherche d'un vocabulaire qui veut provoquer ou intriguer le lecteur. On rabote, on essaie de ne conserver que l'essentiel, ce que l'on croit être l'essence même d'un « papier », on n'oublie jamais la jolie phrase qu'un directeur de rédaction prononça

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

un jour à l'adresse de mon ami Tom Wolfe lorsqu'il faisait ses débuts dans le New York des années 60 : « Arrête-toi quand ça devient emmerdant. »

En vérité, il ne faut jamais être « emmerdant », jamais. C'est la Première Loi de l'écriture journalistique — mais j'ai tendance à penser qu'elle s'applique à toute littérature, car j'ai la certitude que les deux disciplines sont liées, connectées. Deuxième Loi : il vaut mieux bien démarrer. Ce que les Anglo-Saxons appellent la *catch phrase* doit susciter la curiosité du lecteur, l'accrocher. Le plus bel exemple reste l'incipit de *La Chartreuse de Parme*. Stendhal n'était pas seulement un grand romancier, il possédait le don inné du concentré journalistique : « Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan, à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi, et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur. » Tout est dit : où, quand, quoi, qui, pourquoi. Mais j'ai appris que l'on ne pouvait s'arrêter à ce seul et strict dogme. Pour moi, une « chronique », un « regard », doit s'apparenter à une *short story*, une nouvelle. Il entre, dans le procédé, un besoin de poésie parfois, d'humour souvent, de soin du style, une ambition quasi musicale. On essaie de visualiser, d'abord, on peut aussi étonner, intriguer, on peut et l'on doit, surtout, informer. Troisième Loi : eh bien, oui, il faut informer. Il ne suffit pas d'étaler son humeur, de souhaiter faire valoir ce qu'on croit être son talent de conteur, portraitiste, sa recherche de psychologie et d'observation du langage des corps, vous devez, aussi, apprendre quelque chose à qui va vous lire. Quatrième Loi : savoir finir. Flaubert disait : « La bêtise

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

consiste à conclure. » Alors, on se résout à être un peu bête, en effet, et à conclure — c'est-à-dire, trouver la « chute », les dernières phrases, images ou déclarations qui ferment la marche et ouvrent à plus ample réflexion.

Avec Ludovic Escande, qui a contribué à éditer ce recueil, j'ai étalé sur le sol de mon bureau quelques-uns des « regards » publiés au cours de deux saisons (2008-2010). J'ai souhaité y ajouter d'autres « papiers », parus dans divers magazines. Nous nous sommes aperçus, au bout de quelques minutes, que se trouvaient là, éparpillés, certains thèmes qui traversent tous mes romans, des *Feux mal éteints* jusqu'aux *Gens* : l'Amérique ; les écrivains ; le cinéma ; les femmes ; les artistes ; le souffle de l'Histoire, l'air d'une époque, de plusieurs époques ; la fragilité et l'impermanence des êtres et de la vie. La complexité du monde. La notion, à moi inculquée par un excellent prof de philo : « Toute chose appelle son contraire. »

Mode d'emploi : nous avons tenté de les classer par genre, sans en modifier une ligne, tout en intercalant des notules, des fragments de certains « bloc-notes » rédigés quand aucun sujet principal ne semblait s'imposer et quand, dès lors, j'allais piocher dans mon « moleskine » pour restituer le parfum éphémère de notre temps. Trois textes inédits viennent compléter cette offre. Et puis, il y a quelques autres articles qui, au contraire des chroniques du *Figaro*, m'avaient parfois permis de faire éclater le carcan des 7 500 signes.

Car cette « contrainte », si elle constitue une « grâce », suscite toujours, cependant, chez l'écrivain, une insatisfaction. C'est parce que le strict exercice du journalisme

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

ne me suffisait pas que, très tôt, je me suis aventuré sur le chemin du roman. Ainsi avons-nous voulu boucler la boucle par une nouvelle qui se réclame de l'imaginaire, de l'amour du récit, du souci du suspense et de la description des mœurs de la comédie humaine.

Avec ce choix final, je souhaite que le lecteur retrouve, mises au service de la pure fiction, les lois énoncées plus tôt. Soyons humbles : toute forme de création exige l'humilité. Aussi bien, j'espère que ce dernier texte démontrera comment ce qu'on appelle le journalisme et ce qu'on intitule la littérature peuvent se renvoyer l'un à l'autre, dans la même passion de raconter, de « regarder », le même désir de prendre le lecteur par l'épaule et ne plus le lâcher.

Ph. L.
Paris, octobre 2010

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

I

HISTOIRE

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

Extrait de la publication

Au-delà des larmes

Passer six jours en Pologne, c'est accomplir un court voyage qui mène de la Beauté à l'Horreur — et les majuscules que je souhaite poser sur ces deux mots n'ont rien de gratuit. Voici mon carnet de route.

Sous un ciel gris et brumeux, mais qui souvent laisse place au soleil, par un temps encore très froid, Varsovie célèbre le bicentenaire de son grand homme, Frédéric Chopin, du 22 février au 1er mars. Toute la ville s'est « chopinisée ». Dans la capitale entièrement refaite, puisque entièrement détruite pendant la Seconde Guerre mondiale, et où, en l'espace de treize années (de 1971 à 1984), les Polonais, à l'aide des pierres des ruines, numérotées et conservées, ont respecté leur objectif (tout reconstituer « où c'était, comme c'était »), le beau visage fin, presque efféminé, aux lèvres sensuelles, aux yeux en amande, au nez long et charpenté, apparaît partout. Affiches, sculptures, statues, publications multiples, CD et DVD qui débordent sur les rayons des magasins et des librairies, il n'y a pas un moment ni un endroit où le génie de Chopin ne soit magnifié. Ainsi, au 64 de la rue du Faubourg-de-Cracovie (que les habitants considèrent

Extrait distribué par Editions Gallimard

comme leurs Champs-Élysées), dans une salle de modeste taille, pendant huit jours et huit nuits, sans interruption, des pianistes de tous talents, amateurs ou pros, vont se relayer pour interpréter les deux cent vingt-cinq œuvres du compositeur — qui fut, aussi, un pianiste virtuose.

Dehors, si vous vous asseyez sur l'un des quinze bancs publics en granit noir, disséminés en des points stratégiques de la ville, vous appuyez sur un bouton de métal et vous entendez alors le *Nocturne opus 27 nº 2*, ou la *Valse brillante*, ou la *Mazurka en la mineur*. Les notes cascadent ou s'écoulent, raffinées ou énergiques, puis s'élèvent dans l'air, se mêlant aux bruits des pas des garçons et des filles au regard bleu, qui déambulent vers l'université. Peu à peu, dès lors, vous voilà imprégné, pénétré, habité par l'une ou l'autre de ces lignes mélodiques, ces enchaînements aussi bien que ces brisures, ces expressions riches et profondes, puissantes aussi, comme tient à le souligner Alain Duault.

— Oui, insiste ce grand spécialiste de Chopin, présent à Varsovie, on ne dira jamais assez à quel point Chopin est fort, et comment l'adjectif « romantique » doit être pris non pas dans le sens de la mièvrerie, mais dans celui de la fracture avec le classique. N'oubliez pas que, débarquant à Paris en 1830, Chopin tombe en pleine « révolution romantique », celle d'*Hernani* et de la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Chopin, c'est le contraire de ce musicien pour jeunes filles en fleurs que l'on a recouvert de clichés et dont on a fait un bibelot sonore, affadi et décoratif. En fait, s'il sait exprimer tendresse, mélancolie et rêve, il est aussi porteur de passion, de fureur, de gravité. Rappelons-nous ce qu'a dit Schumann, son contem-

Extrait de la publication

porain, quand il l'a découvert : « Chapeau bas, messieurs, c'est un génie. »

Le soir, à la Philharmonie nationale, nous assisterons, grâce à Ivo Pogorelić, à ce qu'annonçait Duault : la démonstration qu'on peut interpréter le fameux *Concerto n° 2* pour piano et orchestre en *fa* mineur de façon ardente, voire violente, avec une main gauche dont l'autorité déplace les *tempi* habituels. Nous aurons droit, les deux soirs qui suivirent, à Murray Perahia (plutôt sage) et à Garrick Ohlsson, un colosse américain qui délivrera les vingt-quatre préludes avec délicatesse et subtilité, une dextérité aérienne rarement atteinte. Le public ne s'y trompe pas : ce sont des connaisseurs. Je les observe, jeunes et vieux, leur attention et leur recueillement n'ont rien de comparable avec ce que l'on peut voir dans une salle à Paris. C'est leur héros, c'est leur vie, c'est leur *zal*, cette tristesse polonaise, équivalant au « blues » des Noirs, à la « saudade » portugaise. Mais Alain Duault a raison d'ajouter :

— Polonais, oui, dans l'âme, mais français aussi, car cet homme a été double : un père français ; il passe la moitié de sa vie en France ; c'est à Nohant, chez George Sand, qu'il a composé l'essentiel de ses chefs-d'œuvre. Nous l'aimons aussi pour cela. Son cœur repose dans une urne à l'église de la Sainte-Croix à Varsovie, son corps au Père-Lachaise. C'est une des raisons qui m'ont poussé à avancer l'idée qu'il entre au Panthéon le 17 octobre prochain, jour de sa mort. Ce serait un événement considérable.

Nous partirons pour visiter Cracovie, puis nous nous dirigerons vers l'indicible. À soixante kilomètres de cette

Extrait distribué par Editions Gallimard

« Florence polonaise », il existe un endroit qu'en polonais, on appelle Brzeźnica, en allemand Birkenau : « la petite prairie aux bouleaux ». À côté, à trois kilomètres, dans la même marécageuse plaine silésienne, un autre village, Oświęcim — en allemand Auschwitz —, les deux centres de ce qui fut l'Industrie de la Mort. La voiture a roulé sur une route plate et vide, le long de ces pins et bouleaux dont les martyrs juifs (90 % des victimes), tziganes, et aussi polonais, apercevaient les silhouettes maigres, cette forêt au-dessus de laquelle les fumées des fours crématoires ne pouvaient jamais tout à fait se dissiper, tant elles étaient constantes et volumineuses.

Pour moi, décrire Auschwitz en si peu d'espace me paraît impossible. À peine arrivé, les mots vous manquent, autant que les larmes, car on franchit la barrière de l'humain. Mais il faut le faire, il faut le voir, il faut y aller. Il faut que chaque école envoie chacun de ses élèves. Car vous avez beau avoir lu les livres, vu les films (dont le chef-d'œuvre de Claude Lanzmann, *Shoah*), vous avez beau vous être interrogé tout au long de votre vie, indigné, révolté, rien ne peut se substituer à votre entrée réelle dans ce réel irréel, ces allées hantées, ces baraques en brique et ces « blocks » entourés de barbelés. C'est comme s'ils étaient encore là, les déportés : on sent leur présence, tenace, suffocante, à l'endroit où avait lieu le *Antreten*, le rassemblement, au son d'un orchestre — à l'endroit de la « sélection », quand, d'un simple mouvement de l'index, l'officier nazi envoyait, en deux secondes, femmes et enfants vers les chambres à gaz dans lesquelles, par un petit trou dans le toit, on versait les cristaux de Zyklon B. Vous en voyez des échantillons.

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

Hollande, dernières confidences 345
VGE : retraite, connaît pas 350
Après la défaite 355

XII. SAGA OBAMA 361

Le buffle et l'antilope 363
Mister Cool à J – 15 369
Deux ou trois choses que l'on (ne) sait (pas) de lui 374
« Inaugural Address » 381
Le faucon et la colombe 386

XIII. KENNEDY 393

Deux ou trois choses sur Kennedy 395
Je me souviens de JFK 401
Teddy : un lion en hiver 406

XIV. SUR MON CARNET MOLESKINE (3) 411

XV. AUTOBIOGRAPHIE 423

L'orgueil et l'humilité 425
L'homme qui tournait le dos à la mer 430

XVI. FICTION 433

Le garçon de bains 435

REMERCIEMENTS 475

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

7500 signes
Philippe Labro

Cette édition électronique du livre *7500 signes*
de *Philippe Labro*
a été réalisée le 12 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010 par Firmin Didot
(ISBN : 9782070786572)
Code Sodis : N31233 - ISBN : 9782072304767
Numéro d'édition : 154639

Extrait de la publication